

DAKOTA

Grand Bleu de Gascogne

SOUVENIRS 1951-1959

COMTE HENRI DE FALANDRE

Mon bon Dakota ne sera bientôt plus! Rares sont à l'équipage, ceux qui avoueront le pleurer avec moi; mais en certaines occasions, je pense que d'autres le regretteront, tellement il paraît impossible que des veneurs voient disparaître sans quelque chagrin, un chien auquel, en toute objectivité, ils doivent reconnaître un très bel ensemble de qualité de chasse.

Il eût paru logique que l'enthousiasme des jeunes leur fît comprendre ou pardonner la violence et les erreurs de Dakota, comme il eût été normal que son manque de sagesse (et parfois de réflexion), ne finisse par exaspérer les plus âgés.

Or, il est étrange de constater que plus ceux qui l'ont connu sont jeunes, plus ils l'ont jugé odieux et moins ils le regretteront. Leur excuse, disent-ils, est que n'étant guère de change et de créance, ce chien les a gênés, et surtout leur a donné beaucoup de mal. Et cependant... Le but de ces lignes n'est pas d'attribuer à Dakota des qualités qu'il n'avait pas, encore moins de prétendre que l'on peut chasser agréablement et utilement à courre avec des chiens qui ne soient pas de change. Elles voudraient expliquer que Dakota a été, dans l'ensem-

ble, plus utile que gênant, plus amusant qu'ennuyeux, plus sympathique qu'odieux.

Je ne pense pas que l'on puisse citer un cerf manqué par sa faute; et s'il est difficile de prouver que plusieurs n'auraient pas été pris sans lui (ce que je crois), il est notoire que souvent nous n'avons pu attaquer, chasser, et surtout échauffer un animal que grâce à lui.

Attaquant parfois autre chose qu'un cerf et se laissant facilement emporter sur un chevreuil, il n'est pas de change après un long défaut, comme d'ailleurs la plupart des chiens qui ne sont pas spécialement froids, mais en cours de chasse, il ne saurait être question pour lui d'empaumer une autre voie que celle d'un grand animal. Si Dakota a gêné, la raison en est due d'abord aux conditions de son utilisation, ensuite, au fait que rien de définitif n'a été tenté pour l'assagir.

Les grands piqueux ont commencé par être de petits valets de chiens, et ce n'est pas pour rien qu'ont été inventés ces derniers. Il appartient aux jeunes, aux plus jeunes en âge et en expérience, de les remplacer dans les équipages où il n'y en a pas assez ou pas du tout.



Dakota - 1958

Je sais toute l'abnégation souvent nécessaire à l'accomplissement de ce rôle ingrat, et je n'oublie pas qu'à 18 ans, avec un valet de chiens de mon âge, nous avons volontairement pris un sanglier en appuyant les 20 chiens que nous avions reçu l'ordre de rompre... Mais pratiquement seul enfant terrible de l'équipage, Dakota ne posait pas de problème insoluble. Au lieu de le déclarer incorrigible et de l'abandonner à lui-même, dès le début de sa troisième saison, il eût été raisonnable de penser que découlé une seule fois par semaine, un chien très près du sang français et d'un tel tempérament ne se briserait pas aussi vite que d'autres. Avec davantage de persévérance, le résultat recherché aurait certainement été atteint. Qu'on le veuille ou non, Dakota est quand même tombé de change à son avant-dernière saison, ayant de surcroît, dès l'âge de 3 ans, forcé plusieurs grands animaux absolument seul, preuve évidente qu'il possédait les dispositions fondamentales nécessaires.

La présence de Dakota pendant six saisons à l'équipage aurait dû être pour les jeunes veneurs une magnifique expérience «du chien» et une profitable leçon de vénerie.

Ils auraient dû apprendre qu'un chien de meute peut être autre chose qu'une simple machine à forcer et à faire curée; qu'il peut chasser par amour, avec cœur et intelligence, avec âme; qu'il peut être vite tout en criant sans cesse, que sa gorge puissante peut être expressive suivant les péripéties du courre. Ils auraient dû constater que rien n'est plus passionnant que de voir travailler un chien requérant, perçant, entreprenant, expéditif et rusé pour lequel n'existe aucune difficulté; que rien n'est plus beau qu'un chien enlevant en se jouant les voies les plus hautes; que rien n'est plus admirable qu'un chien courageux, énergique et tenace qui veut et peut chasser sans se laisser jamais écœurer ni par l'accompagné, ni par le terrain, ni par la mauvaise voie; que rien n'est plus enviable qu'un chien capable de poursuivre jusqu'à la mort tout animal courageux. C'était la belle vénerie de nos pères. Puisse le manque d'animaux ne pas obliger bientôt nos fils à y revenir, car ils n'auront pas les chiens pour réussir.

Enfin, connaissant les imperfections de ce sujet par ailleurs extraordinairement doué, et cherchant bien entendu à en déterminer les causes pour y remédier, ces jeunes veneurs auraient pu deviner ce que devrait être le chien parfait et complet vers lequel il leur faudrait tendre.

Mais, au contraire, tout en exagérant volontiers la gravité de son unique défaut, les uns ont feint de tenir pour négligeable, les autres pour inutile, le haut degré de perfection des qualités possédées par Dakota. Si bien qu'il est à craindre, que faute de points de comparaison suffisants, certains ne soient enclins à rechercher celles qui peuvent s'acquérir (si la prédisposition existe) avant celles qu'aucun dressage ne donnera jamais, et qui sont les plus essentielles. Prenant ainsi le problème à l'envers, ils sonneront de nombreuses curées, certes, mais leurs chiens ennuyeux risqueront de n'amuser personne, en attendant de devenir inutilisables pour n'avoir plus suffisamment les qualités premières.

J'entends mes amis dire qu'il n'est facile de parler ainsi, puisque suivant en automobile, je n'étais pas le plus gêné par Dakota. J'en conviens, mais s'il m'a procuré bien des satisfactions, il m'a également causé beaucoup de soucis, même en accordant leur juste part aux taquinerie accompagnant les critiques...

A-t-on jamais dit que la Vénerie était un sport facile? La plus difficile de toutes n'est-elle pas la plus belle? Quelles que soient les difficultés, le veneur doit aimer

les surmonter; aucune ne doit le rebuter, principalement celles qui concernent «le chien». Modeste en apparence, le rôle du valet de chiens est de toute importance, il ne devrait déplaire à personne, surtout aux jeunes de le tenir quand il est nécessaire. Mettre Dakota de change, en ayant la patience ou le courage de prendre le temps commandé par la logique était un but d'une utilité indiscutable: le chien en valait la peine.

On me dira encore que malheureux suiveur motorisé, je ne puis avoir l'optique du cavalier servant une meute. Je connais et partage le point de vue du veneur à cheval, et je crois aimer assez la Vénerie et le chien pour avoir, à quelque nuance près, la même opinion que tous ceux qu'animent également ces passions.

Je pense que la meilleure façon d'aimer et de servir la Vénerie est d'abord d'en respecter les traditions, quoi qu'il puisse parfois en coûter. La base de cet Art et de cette Science étant le chien, il importe que tout faire pour maintenir et perfectionner ce qui lui reste des qualités de chasse sans lesquelles il ne peut exister de Vénerie à la Française.

Les premières à rechercher sont celles que le chien possède de nature; Dakota les avait toutes à un degré rare, la seule qui lui manquait au début de sa carrière, lui serait venue par l'éducation: il avait en lui la disposition pour l'acquérir. Peut-on rêver mieux?

Mais pour être de mon avis, et je n'y oblige personne, il faut: «Aimer la chasse pour le chien avant d'aimer le chien pour la chasse».

	Ma notation de Dakota à l'âge de 3 ans c'est-à-dire, dans des condi- tions défavora- bles pour lui:	Notation d'un ami qui ne l'a pas spéciale- ment aimé:
Amour de la chasse	20/20	20/20
Intelligence de la chasse	20/20	20/20
Requêt. Aptitude à lancer	20/20	20/20
Aptitude à rapprocher	15/20	10/20
Forlongueur	20/20	20/20
Entreprise, perçant, initiative	20/20	20/20
Expéditif, débrouillard, rusé	20/20	20/20
Courage, énergie	20/20	20/20
Ténacité, persévérance	20/20	20/20
Puissance de nez	20/20	20/20
Nez utile	20/20	20/20
Puissance de gorge	20/20	20/20
Gorge utile	20/20	20/20
Santé	20/20	18/20
Train	20/20	19/20
Tenue	20/20	20/20
Ralliant	20/20	20/20
Sagesse	2/20	0/20
Change	3/20	5/20
Créance	0/20	0/20
	340/400	332/400
Moyenne	17/20	16,60/20

Je ne pense pas que les notes maxima puissent être beaucoup contestées; en tant que rapprocheur, Dakota pourrait mériter 20 en valeur absolue, je lui ai mis 15, parce qu'il a été inférieur sur ce point, relativement à d'autres. Quant aux trois notes équivalant presque à zéro, elles sont très pessimistes. Noté à 5 ans, il aurait bien fallu lui mettre 30 points de plus sur ces trois qualités. Calculée telle quelle, je suis néanmoins certain que beaucoup de bons chiens peuvent envier cette moyenne de 17/20.

H.F. Décembre 1958

"C'est nous les Grands Bleus de Gascogne"

"Corsages gris bleutés, pieds roux"

"Dont les Pères, rude besogne"

"Chassaient d'amitié les grands loups"

(Comte de FORNEL)

*"Si je vous ai trompés, ce n'est que par erreur,
et non point par mensonge."*

Je suis un Grand Bleu de Gascogne. Autrefois, dans mon pays, cela signifiait «preneur d'animaux».

En novembre 1956, mon maître m'a montré à Sir John Buchanan Jardine venu au chenil du Pley avec le Marquis de Roüalle. Grand éleveur et grand veneur, Sir Jardine connaît bien les Gascons et il sait prendre chez eux ce qu'il y a de meilleur pour maintenir les qualités de chasse qu'il recherche dans les chiens d'équipage. En me voyant, il a de suite déclaré que je n'étais pas pur et mes origines paternelles lui étant connues, il a demandé: «Qui est donc sa mère?».

En effet, Bellone, ma mère, était fille de Nouba, «noire et blanche» de l'Équipage Chaudenay. D'elle je tiens sans doute une conformation améliorée, dont les grandes lignes correspondent toutefois à celles du standard du Grand Bleu de Gascogne, y compris la tache noire indiquée comme signe de race. Grâce à ma mère, j'ai donc certaines qualités physiques qui nous manquent généralement; je lui dois aussi, quelques qualités morales dont l'absence fut souvent reprochée à mes ancêtres; mais l'ensemble de mon tempérament dénote bien la glorieuse race dont je descends, vieille de cinq siècles, et déjà employée par Henri IV pour chasser tous animaux dans le dur pays qui est le nôtre. Nous y courions principalement le loup «d'amitié», et je suis fier d'être un des rares représentants de la plus ancienne race de chiens d'ordre.

Le Sud-Ouest parle encore avec admiration de «Commandeur» mon grand-père, qui fut un chien incomparable avec lequel Monsieur Coutures prit force lièvres et chevreuils. C'était aussi ma destinée. En 1952, j'avais un an, et me trouvais au Rallye Varéna, en Dordogne, attendant l'heure des découplers sur les chevreuils de la Double, dans les ajoncs des Landes, ou sur les cailloux de la Braconne.

Saint-Hubert en a décidé autrement. Et, un jour, le Docteur Rousseau, par reconnaissance envers un Maître de Vautrait qui lui avait souvent procuré de bons chiens, m'a cédé à l'un de ses neveux, en même temps que mon frère d'Artagnan. Nous irions donc en Normandie!

Tout chiot que j'étais, je connaissais déjà l'histoire de la Vénerie française. Je savais que de lointains cousins étaient jadis partis du chenil de Monsieur Aldebert, emmenés par un piqueux nommé Vivier, pour cette même Normandie d'où ils firent savoir que les animaux y étaient en grand nombre, bien-moins vigoureux qu'en Lozère, et que la voie était toujours bonne, sans montagnes, sans rochers, sans sécheresse, c'était un plaisir que d'y chasser. Hélas, leur nouveau propriétaire, Monsieur Foucaud, avait un vautrait, et, très vite, mes ancêtres apprirent avec épouvante que tous les chiens de Trémolet étaient morts au champ d'honneur, tombés avec leur proverbial courage, sous les coups des bêtes noires, dans les forêts d'Andaines et de la Ferté. Cela n'était pas pour nous effrayer, bien que nous parissions justement pour ces mêmes territoires.

J'arrivais donc au chenil de Dieufit en août 1952. Mes nouveaux camarades m'expliquèrent qu'ici on ne chassait que le cerf, et que tous autres animaux étaient formellement interdits. Je me demandais de suite ce que j'étais venu faire là! Le cerf est en effet un animal dont je n'avais jamais entendu parler; il est totalement

ignoré de ma famille, je n'avais donc pour lui aucun atavisme. Les hommes ont vraiment de curieuses idées, pensais-je, pourquoi être venu chercher un chien presque pur français pour courir un animal inconnu de lui, et, de plus, dans un pays vif et facile?

Je n'étais pas le seul à me poser cette question; au premier rendez-vous où nous sommes allés, mon frère et moi, il y avait une foule de gens à nous regarder et les commentaires n'étaient élogieux ni pour nous, ni pour notre maître. D'Artagnan, presque blanc, avec des taches noires, n'attirait pas trop l'attention, mais personne n'avait jamais vu de chien «truité»; beaucoup roulaient des yeux ronds quand on leur parlait de «Gascon» et l'avis était unanime: quelle drôle d'idée avait mon maître de déparer un lot de tricolores par des «Bleus d'Auvergne», comme ils disaient! Pourtant, à cette époque, il y avait autour de nous, des tricolores peut-être, mais de tous types et de tous modèles qui ne choquaient personne! A priori, et sans savoir pourquoi, le piqueux et les boutons de l'équipage avaient contre nous un préjugé défavorable. Mon maître souriait; mon frère, démoralisé, avec un cœur déficient et peu de moyens, ne voulait pas rester; il fut bientôt blessé par un cerf et donné au comte du Pontavice auquel il rendit de très grands services pour chasser à tir.

Quant à moi, je compris de suite que ma robe allait me jouer de mauvais tours en me faisant reconnaître de tous; mais satisfaisant de l'ambiance de chasse que je trouvais, je décidais d'en prendre mon parti, de n'écouter personne et de m'amuser le plus possible.

Mes camarades étaient de rapport agréable; bien soignés par Hubert, ils respiraient la santé et la joie de vivre, il n'y avait jamais de maladie, la soupe était abondante et bonne; l'on ne chassait régulièrement qu'une fois par semaine, dans des forêts claires où le sol toujours humide conservait à merveille le sentiment de l'animal qui devait donc être toujours un cerf.

Remarquant mon tempérament chasseur et la finesse de mon nez, Vivier me choisit alors pour faire le bois; pendant quatre années, jusqu'à la mort de ce grand valet de limier, je fus son compagnon chaque jour de chasse, et ensemble, nous donnâmes beaucoup de bonnes brisées. Vivier, ancien valet de chiens de Monsieur du Rozier, piqueux de Monsieur Foucaud, puis de Monsieur Pardieu, était justement l'homme qui trente ans auparavant était allé chercher les Bleus de Monsieur Aldebert, dont j'ai déjà parlé.

Aussi, pendant nos quêtes, dans les enceintes d'Andaines ou d'Ecouves, tout en m'apprenant mon métier, Vivier me racontait les exploits de ces chiens, lesquels mis aux branches dans le Fief aux bœufs s'en allaient, au trot des chevaux, attaquer leur sanglier en forêt de la Motte, criant si bien que l'attaque semblait avoir eu lieu dès la brisée. C'était évidemment un jeu pour eux, habitués qu'ils étaient à chasser le lièvre sur les causses du Sauveterre ou dans les plaines des Baléares!

Valet de limier de premier ordre, bon éleveur et bon piqueux, Vivier connaissait bien les chiens pour en avoir manié des centaines; s'il a tout fait pour calmer mon ardeur, il n'a jamais médité de moi et nous nous entendions à merveille.

La «clé de meute» était un chien de 5 ans, Janissaire; avec ses sœurs Jongleuse et Victorieuse, il paraissait jouir de la confiance générale. C'était un beau chien, fils de Wapiti, qui fut un des meilleurs du Rallye Vouzeron-Sologne avant d'être cédé à mon maître pour manque de train. Fin de nez, bien gorgé, de change, froid et prudent jusqu'à la timidité en chasse, Janissaire me donnait l'impression d'avoir peur de chasser, tellement il était réfléchi, et je comprenais mal son caractère. Ses sœurs avaient les mêmes qualités encore améliorées par l'intuition propre à leur sexe. Malheureusement, Victorieuse devait bientôt se faire tuer par le cerf

qui blessa mon frère. Me trouvant sans doute quelque disposition, Janissaire et Jongleuse me prirent en affection et ne tardèrent pas à m'expliquer ce qui allait m'être demandé: «il est très difficile ici, de plaire à tout le monde; il y a différents propriétaires de chiens, plusieurs boutons font office de piqueux; tous sont capables, mais avec des nuances dans les méthodes qui leur font parfois préférer des sujets de tempéraments divers. Tout le monde ne nous connaît pas, mais toi, tu seras vite repéré; de manière générale, le chasser est facile, les brisées sont bonnes, la voie également, les animaux vigoureux sans excès; les veneurs aptes à nous aider sont nombreux, tous adorent la chasse; ils veulent prendre, mais pas à tout prix; ils ne sont pas pressés et tiennent surtout à bien chasser: pas de relais, pas de camionnette, jamais on ne nous enlève de la voie pour nous faire couper un crochet, jamais de carabine. Le forlonger n'est pas à craindre, il est très rare tant la voie est généralement bonne, mais attention au change, il est abondant et se livre souvent à vue dans les grandes futaies. Il est interdit de poursuivre plus d'un animal à la fois et d'en prendre un autre que celui d'attaque. Il faut se garder de se distinguer par un excès quelconque; inutile de beaucoup crier, les fourrés sont rares et les débuchés encore plus. Il est important de rester très ameutés, de ne pas aller trop vite en abusant de son intelligence ou de ses capacités olfactives; surtout si tu es seul, ne cherche pas à redresser rapidement un défaut, attends l'arrivée des camarades et des hommes, ils aiment nous voir travailler; ne fais pas de grands retours au galop pour retrouver la voie, car si tu la ramasses au loin, même si tu cries à faire tomber les arbres, tu seras accusé d'avoir démeuté. Nous ne chassons ni chevreuil, ni sanglier, pense qu'au cerf, on a toujours le temps! Si tu veux être bien vu, sois toujours là et dans le doute ne fais plutôt rien que de risquer une bêtise: tu seras félicité pour ta sagesse. Ni les hommes, ni nous, n'aimons un chien trop brillant, il humilie l'ensemble et nuit à l'ascendant que les veneurs veulent avoir sur nous. En un mot, garde-toi d'être trop supérieur, sinon tu seras réformé, comme l'a été Baliveau; il était pourtant de change absolu, mais peu criant et surtout beaucoup trop expéditif».

Cependant, mon beau pays est aussi une région de vénerie, pensais-je et si les équipages n'y sont pas très nombreux, ils ont le mérite de courir des animaux à voie légère, particulièrement vigoureux, dans un terrain très difficile; le sentiment y est fugace et nous devons nous servir à peu près seuls. Bah! concluais-je, avec l'enthousiasme de mon âge, on verra bien!

Je me remémorais les conseils d'«Enchanteur», mon père, et surtout ceux, de mon illustre grand-père: «Crie fort et sans arrêt, sers-toi de ta gorge au maximum, ce n'est qu'ainsi que l'on pourra te suivre; ne compte pas sur les hommes, ils pourront rarement être avec toi; sois courageux dans les «forts» et intelligent dans les difficultés; le forlonger doit être ta terreur, fais tout pour l'éviter; attaque avec énergie, chasse ce qui bondit, même si ce n'est pas la voie que tu préfères; ton amour de la chasse, ton nez, ton courage et ton intelligence doivent tout vaincre si tu veux être digne de ta famille, les Grands Bleus de Gascogne. Chasse jusqu'à la limite de tes forces, par amour de la poursuite et non par amour de la curée; un bon veneur et un bon chien d'ordre chassent par plaisir; si l'hallali couronne tes efforts, sois-en heureux, et les hommes seront fiers de t'avoir pour auxiliaire; vous forcerez ensemble lièvres, chevreuils, sangliers et, plus tard, on citera tes exploits comme on parle de ceux de tes parents, des équipages de Bruka, de Virelade, de Saint-Raphaël, du Rallye Merrein, de Pindères, etc».

Autre pays, autres mœurs! Sans doute, dans l'Orne, la chasse du cerf est-elle trop facile pour que l'on s'y

donne tant de mal! Mes camarades de cheni! criaient moyennement, bien peu avaient de belles gorges; froids et plutôt durs de nez, ils mettaient beaucoup plus de temps que nécessaire pour attaquer ou redresser un défaut; la plupart étaient incapables de rapprocher correctement, encore davantage de relever des voies de hautes erres; sans grande initiative dans l'embarras, ils attendaient volontiers l'arrivée d'un homme, et s'ils étaient vaincus par la difficulté, leur passion de la chasse était à tel point dominée par celle de la viande, qu'ils préféreraient rentrer plutôt que d'attaquer un autre animal avec peu de chance de le prendre.

Mes débuts furent difficiles. Je chassais, chassais, chassais, c'était rarement l'animal qui plaisait! Quand c'était lui, j'allais trop vite en futaie, trop vite aussi dans les fourrés, trouvais trop vite la sortie de l'eau, décrochais trop vite sur une double, ramassais trop vite et trop loin un sentiment qui s'était volatilisé, traversais trop vite les rivières, emmenais trop vite les voies de forlonger. J'allais toujours trop vite, moi, pauvre Gascon mal bâti, dont les juges font remarquer en exposition, tout ce qui doit nous empêcher de tenir le train des «bâtards». C'est oublier que le nez est une cinquième patte, que le courage, joint à l'amour et à l'intelligence de la chasse suppléent au manque de moyens physiques et permettent à ceux qui possèdent ces qualités de suivre et souvent de surclasser. Bref, je n'entendais que des «Arrête!» et des cavaliers peu compréhensifs venaient me fouailler, descendant même de cheval pour me rosser avec le manche de leur fouet! Je ne comprenais rien à ces mauvais traitements, lesquels étaient les mêmes quand je me trompais ou quand je faisais de mon mieux pour forcer au plus vite notre animal d'attaque.

Ce n'est pas en brimant un chien que l'on peut espérer le calmer; connaissez-vous, entre autres, l'histoire de Matador à l'équipage des Gouttes, de Frontignan au vautrait Falandre, ou de Falbala à celui de Rhuys? De bon caractère, et pas le moins du monde susceptible, j'ai subi sans me plaindre ces mauvais traitements, mais je me demande pourquoi on a voulu me rabaisser au niveau des autres sans rien faire pour améliorer ces derniers!

S'il faisait très chaud, à la Montjoie, tous chassaient au pas et s'arrêtaient pour boire; le nez haut je reprenais la tête quand on me relâchait... le dernier. S'il gelait à pierres fendre, en Ecouves, j'étais seul à rapprocher et j'emmenais la chasse sans me donner de peine; dans les ajoncs de Monnaie, personne ne voulant avancer, je passais le premier, frayant le chemin et criant de toutes mes forces pour encourager tout le monde; dans l'étang de l'Ermitage, aucun camarade ne voulant se risquer sur la glace, je m'y suis lancé seul, manquant couler dessous, pour tenter de noyer l'animal et d'éviter la carabine qui n'avait encore jamais été employée.

Rien n'y faisait, on continuait de m'arrêter, de me fouailler, de me bafouer, allant jusqu'à me découpler avec des dizaines de mètres de retard, pour me punir d'avoir trop de nez et trop de cœur! Je sais bien que certains auraient souhaité que je me crève à ce métier, ou du moins que je m'y écœure. Ils connaissaient mal le sang bleu qui coule dans mes veines, et ce sont eux qui on cédé! A trois ans, on ne s'est plus occupé de moi et l'on m'a laissé chasser à ma guise, se contentant de dire: «Dakota fait encore sa chasse personnelle», «Dakota a encore fait change».

On m'a beaucoup reproché de ne pas être de change. Je reconnais que je ne l'ai été qu'à ma cinquième saison. Le grand défaut de ma race est, si l'on peut dire, de trop aimer la chasse. Des conditions très favorables exaspèrent mes qualités; dans un territoire vif, avec de bonnes voies, il est fatal que les nombreuses occasions de mal faire finissent par me tenter, alors qu'elles

n'influenceront pas ceux qui ne sont pas fous de chasse ou ne sont pas de grand nez.

Si le sort m'avait placé dans un équipage découpant deux fois par semaine, avec des valets de chiens attentifs et persévérants, je me serais assagi plus vite et comme tant d'autres je serais tombé de change à ma troisième saison, devenant ainsi le chien exceptionnellement parfait qui a bien rarement existé!

Cependant, au moins trois fois, j'ai voulu prouver que j'étais de change, et seul, croisant la chasse des hommes, j'ai maintenu et pris l'animal qu'ils m'avaient laissé attaquer et chasser. Croyez-vous qu'on aurait rappelé le dicton: il suffit d'un seul bon chien pour prendre un cerf! Non, puisqu'il a été décrété que je ne suis pas un bon chien! Evidemment, il ne faut pas que chacun se mette à prendre un cerf seul, ce n'est pas le but recherché; mais les individus aptes à le faire sont assez rares pour qu'un équipage puisse être fier d'en posséder un.

Puisque vous êtes Normands, vous avez tous entendu parler de Cajolant, qui fut, il y a juste un siècle, à l'origine de tous les "blancs et orange" du Marquis de Chambray.

Ce dernier, qui s'y connaissait pourtant, aimait dire qu'il aurait voulu avoir beaucoup de chiens comme Cajolant, parce qu'il pouvait prendre seul, n'importe quel cerf!

Et serait-il ridicule de rêver d'une meute composée de sujets tous capables d'accomplir cet exploit s'il le fallait? Sans vouloir minimiser la valeur de mes camarades dont certains sont de grands chiens, je ne crois pas en avoir connus beaucoup pour lesquels cela eût été possible; il leur aurait surtout manqué le courage et la volonté nécessaires.

Ah, si tel ou telle en avaient été les héros, que de louanges n'aurait-on pas entendues! Passons...

Le principal reproche que d'aucuns m'ont fait était d'être gênant à l'attaque. Là encore, j'allais trop vite! Pourquoi ne pas admettre que le chien de meute peut avoir le sens de l'attaque? Pourquoi employer pour attaquer des chiens auxquels vous ne souhaitez pas cette disposition? Menés à une brisée, pourquoi voulez-vous nous obliger à vous suivre pas à pas? Ou bien nous avons tous connaissance de la voie et nous rapprochons tous rapidement, ou bien je suis seul à en reconnaître, et donc seul à m'en aller, ou bien encore, personne n'en refaisant, notre métier n'est-il pas d'aller au plus vite au bon buisson? Est-il donc défendu au chien d'attaque d'être "éventeur" et intuitif? Mis aux branches dans les Mares aux Oies, je n'ai besoin de personne pour m'indiquer le bouquet de sapins où neuf fois sur dix j'ai déjà trouvé une harde! Pourquoi les amis ne me suivent-ils qu'au pas, et de loin? Parce que les vieux serveurs que vous avez triés pour cela sont trop blasés, trop froids, trop sages. Aussi j'arrive seul sur les animaux remis et attaque le premier qui se livre; en venant me rallier, mes camarades empaument alors la voie de ceux qui se dérobent ou sont restés tapés. Et on me laisse m'en aller seul... Si on m'a entendu attaquer, on dira que j'ai voulu faire "ma chasse", sinon, il sera affirmé tout à l'heure que j'ai fait change!

Je croyais que la qualité d'entreprise était très importante pour un chien d'équipage; l'esprit d'entreprise, comme le perçant, peuvent se manifester aussi bien quand il s'agit d'aller attaquer que lorsqu'il faut démêler des ruses ou redresser un défaut sans perdre de temps. Bien des Maîtres d'Equipe se plaignent de ne pas avoir, ou pas assez, de chiens d'entreprise; s'il peut être ennuyeux de n'en avoir qu'un, pourquoi le maudire au lieu d'en faire d'autres? S'ils avaient été libres, je sais plusieurs amis qui auraient désiré me suivre.

Si vous nous demandiez ce que nous pensons de votre manière d'attaquer, les quinze vieux chiens que vous

mettez aux branches, vous diraient l'effort considérable qu'ils doivent fournir quand, après avoir parfois foulé longtemps, il leur faut, au bout d'une demi-heure ou plus de chasse, suivre trente chiens jeunes et frais qui ont vite fait de les écœurer par un train trop sévère. Et ces derniers vous diraient l'ennui et le danger de ces longues attentes aux hardes par la pluie, le vent ou le gel; ils vous diraient aussi combien est illusoire, très souvent, la précaution que vous avez voulu prendre et combien ces découpés tardifs présentent de risques, augmentés encore par leur impatience et leur inexpérience, quand ils se trouvent en tête sur un animal dont ils n'ont pas eu le temps de goûter la voie, qui a pu se reharder, etc. Enfin, tous vous diraient leur humiliation de ne pas être jugés capables de réussir, ce que font si bien leurs camarades de tant d'équipage qui ne craignent pas d'attaquer de meute à mort.

Puisque vous avez la bonne habitude de nous laisser choisir notre animal, sans vouloir nous imposer un dix cors plutôt qu'un daguet, pourquoi hésitez-vous tellement à mettre dès l'attaque au moins quelques jeunes, un peu fous et brigands? Ils feront parfois des bêtises sans conséquence, mais comprendraient vite; vous y gagneriez souvent des attaques plus rapides et plus brillantes, mais surtout vous formeriez des rapprocheurs que vous finiriez bien par trouver en essayant patiemment vos chiens à leur troisième et deuxième saisons: voyez Radieux, par exemple. Il en est des sujets qui aiment et veulent attaquer, comme de ceux qui aiment rapprocher: il faut le leur permettre et les y habituer.

Je sais qu'en allant attaquer j'ai souvent lancé un chevreuil; j'y étais poussé par mon atavisme avec le secret espoir de vous voir me rallier, comme vous l'aviez fait deux fois sur des sangliers que nous avons pris. J'aurais bien aimé juger les possibilités de mes camarades sur cette voie délicate, mais personne n'ayant de disposition pour elle, je ne vous ai pas gênés, là non plus, car me trouvant seul, j'ai toujours mis bas très vite.

Les hommes n'ont pas confiance en moi, et proclament facilement que les chiens ne me croient pas non plus. Les amis ne m'ont jamais dit cela les soirs de chasse; mais ils m'ont souvent raconté qu'on les empêchait de me rallier. Par principe, on les obligeait parfois à des retours longs et inutiles dans la direction opposée à celle que j'avais prise. Ah oui, on criait: "Aucoûte à Zéphyr, Aucoûte à Brillador ou à Émeraude", mais bien que ces excellents chiens ne fussent pas Gascons, il leur arrivait aussi de se tromper! Si quelques-uns venaient voir pourquoi je me récriais, et s'ils m'aidaient, on entendait "Aucoûte à un tel", mais on me maudissait d'être déjà loin et d'avoir empêché Querelle ou Hironnelle de prendre la tête.

Vous saluez-vous de cet animal que j'ai attaqué dans l'Aune Sèche, alors que vous alliez sonner la rentrée au chenil? Vous vous êtes méfiés parce que j'avais été seul à le rapprocher; aussi, certains de vous l'ont de suite jugé biche et tentèrent en vain de m'arrêter tandis que mes camarades me ralliaient... Ah, comme nous avons bien chassé sans pour cela vous convaincre tous! Et le sol gelé interdisant tout revoir, pendant trois heures il fut affirmé par beaucoup que nous chassions une grosse biche. Je m'étais juré de "La" prendre pour prouver que vous aussi pouviez vous tromper.

Après une chasse des plus difficiles, pourquoi a-t-il fallu payer cet hallali de la mort d'Avocat et de Calypso et failli perdre Brantôme et Querelle, précipités du haut d'une carrière de trente mètres à la suite de ce cerf mulet, un 31 décembre?

Je vous reconnais des excuses à ne pas toujours me croire; mais pourquoi, un jour, avoir mis en doute le volcelest sonné par un veneur aussi prudent qu'expérimenté pour l'unique raison que j'étais seul à passer sur cette voie et à vouloir l'emmener?

Cette fois encore, Saint Hubert est venu à mon aide, et nous avons pris ce daguet.

Sauf mon piqueux et mon maître, personne ne voulait crier "Aucouïte à Dakota". Et cependant, c'est ce qu'il aurait fallu hurler quand j'ai attaqué un dix cors dans le Canard, et l'ai aboyé seul à Bouzance, où m'a repris le Brigadier Maupetit, tandis que vous faisiez buisson creux pour ne pas avoir voulu me croire; et quand, avec Janissaire, j'ai sorti notre cerf de la harde, dans Pierrechien; ou quand, dans cette même enceinte, je suis parti seul vers le Vignage, criant ma joie d'avoir vite débrouillé des doubles indéfinies, alors que tous s'acharnaient à tourner sur place et se sont décidés à me rejoindre à Redon, juste pour les abois; et le jour où était venu le Marquis de Rouaille, quand j'ai été abandonné seul dans la tempête et que je me suis fait renvoyer par le cerf que j'aboyais dans la Briante, alors que vous étiez rentrés plutôt que d'essayer de me retrouver; et à Monnaie, quand j'ai attaqué en cinq minutes un mulot que l'on vous avait dit être une biche, que j'ai chassé seul pendant cinq heures, le ramenant à son lancer tandis que vous veniez de manquer pour avoir attaqué trop tard...

Rapprochez-moyen, j'en conviens, je crois être un forlongeur extraordinaire. Souvenez-vous de la chasse de Longuenoë où j'ai relevé en criant jusqu'à l'attaque une voie de dix-sept heures! Était-il possible de faire preuve de plus de qualités que celles déployées la veille, au cours de cette chasse de sept heures, où seul, j'ai maintenu mon animal sans être embarrassé un instant malgré des étangs, des rivières et un gros débûché dans des prés inondés?

Dois-je rappeler que j'ai dû faire l'eau aux deux étangs de Fontenai pour retrouver la sortie à environ huit cents mètres? Dois-je rappeler que le Sarthon débordé a été la cause de votre défaut final? Persuadés, comme vous-mêmes, que je ne pouvais plus être devant eux, vos quarante chiens se sont acharnés à reculer, aggravant un retard qui n'avait déjà fait qu'augmenter à Fontenai et à Roche Elie; et qu'on ne dise pas que la raison en était une voie couverte; à ces endroits, elle était dans l'eau, pour eux comme pour moi! Ne pouvant traverser le courant, personne n'a eu l'idée ou le courage d'entreprendre l'énorme retour que j'avais dû faire pour m'assurer des devants et retrouver la voie à une distance incroyable...

Votre échec, bien excusable, n'a fait que de vous mécontenter davantage, et si j'insiste spécialement sur ces deux journées, c'est pour faire remarquer ceci: vous aviez l'habitude de juger sévèrement mes erreurs, et les commentaires n'ont jamais manqué à leur sujet; par esprit de justice, je croyais mériter des félicitations pour une chasse où je m'étais surpassé sans commettre la moindre faute. Il n'en a rien été; un silence absolu a régné sur ce que je pensais être un exploit difficile à égaler, comme s'il était très banal ou empreint de je ne sais quoi de honteux qu'il fallait taire.

Et l'opinion générale s'est trouvée résumée dans cette phrase: «Encore une chasse gâchée par Dakota, sans lui, nous aurions pris ce cerf!».

Sans moi, à supposer que vous ne soyez pas restés à Fontenai, je crois que vous ne seriez pas allés plus loin que vous n'avez été; mais sans vous, je suis sûr d'avoir pris mon quatrième cerf, seul, de bout en bout.

Cette chasse a été une des toutes dernières de ma carrière; j'ai été heureux d'y avoir un témoin de valeur, Monsieur P. Willekens, qui a dit à mon maître que j'étais un «Surchien».

Mais, dites-moi franchement, que serait-il arrivé si, m'ayant rejoint, vous m'aviez vu relancer mon dix cors? De quelles calomnies supplémentaires ne m'auriez-vous pas abreuvé, puisque vous pensiez chasser une troisième tête? Je puis vous en citer des cas sem-

blables où j'avais raison, sans que vous ayez eu, comme cette fois, la preuve de votre erreur...

Jadis, les veneurs parlaient de leur «chien de tête»; et ils en étaient fiers; ici, à aucun prix ce ne doit être moi! Pourtant, je ne suis ni bavard, ni clabaud, ni céleur, ni jaloux; je ne suralle jamais la voie; dès que je la trouve je le crie bien haut pour qu'on y vienne, mais quand on s'y décide, je suis déjà loin appelant toujours.

J'ai été long à me créancer, on dira même que je ne le suis pas encore; je reconnais que je n'aime pas rester sans chasser; un chevreuil qui bondit avant l'attaque me tente, mais je ne persiste jamais; me citera-t-on le jour où j'ai chassé plus de quelques centaines de mètres autre chose qu'un grand animal?

J'avoue prendre facilement change dans un défaut long à redresser; les grands retours que je fais alors avec fougue, me donnent souvent des occasions d'erreurs, mais je m'en aperçois vite et je rallie. M'avez-vous souvent vu absent à une curée?

Evidemment, j'ai commis beaucoup de fautes, seul en est exempt le figurant qui suit sans œuvrer. Les hommes se croient très forts et se trompent bien souvent; plus ils sont chauds à la chasse, plus ils nous trompent; mais eux, ils ont toujours une bonne excuse: c'est tellement facile de dire que c'est la faute des chiens, et tellement agréable de préciser que c'est la mienne!

Je ne comprends pas la psychologie humaine, et les hommes ne m'ont pas compris. Ils se croient utiles, sinon indispensables pour forcer un animal, et même s'ils disent «laissons faire les chiens», ils ne peuvent s'empêcher de leur faire faire (trop tôt) ce qu'ils croient... eux. Un chien qui peut prendre seul, un chien pour lequel n'existe aucune difficulté est nuisible à leurs yeux parce qu'il prouve que leur présence est inutile quand les chiens sont très bons. Les hommes n'aiment pas les génies; ils en ont peur et en sont jaloux; ils n'aiment pas non plus les grands chiens qu'ils ne peuvent dominer et qui ne les amusent pas s'ils suppriment les difficultés en même temps que leur rôle. Ils leur faut des sujets moyens, tous de la même classe, des chiens honnêtes, dont ils disent: «Ils sont toujours là».

Fort de mon expérience de chien, si j'étais homme, j'aimerais pouvoir dire: «Après de découpler, peu importe que je suive ou non mes chiens, le résultat ne changera pas, presque toujours ce sera l'hallali!

» Je les suis parce qu'ils m'amuse et m'instruisent, mes rares interventions sont limitées à des cas précis.

» Dans l'espoir d'une amélioration incertaine, je leur ferai faire plus de mal que de bien... Je m'amuse autant ainsi, et n'ai jamais de remords».

Je sais que ceci ne plaira pas à tout le monde, mais consolez-vous, j'avoue que vous n'avez pas toujours eu tort. Nous n'étions pas faits pour nous entendre, tellement il est vrai que chaque pays et chaque chasser a «ses chiens». Je demande seulement à ne pas être qualifié de mauvais, ou même de gênant, pour n'avoir pas pu vous convenir, pour n'avoir pas donné satisfaction dans un équipage donné. Armada aurait-elle été mauvaise parce qu'elle n'aurait pas voulu pénétrer dans les ajoncs de Marcheprime, et Janissaire parce qu'il aurait refusé d'attaquer dans la harde de Rambouillet? Picador cesserait-il d'être un grand chien parce qu'il mettrait bas dans les quarante animaux d'Ermenonville? Ces excellents sujets seraient simplement incomplets dans un cas déterminé; mais ces imperfections n'étant que des défauts passifs vous sont supportables; elles ne vous ont pas gênés, parce qu'il y avait des Baliveau, des Irlandes ou des Dakota pour remédier à ces défaillances.

Demeuré dans ma Gascogne chaude et sèche, je n'aurais pas fait parler de moi. Ma carrière se serait déroulée dans un équipage de chevreuil, mon nez n'aurait pas été supérieur à celui de bien d'autres; ma

violence, mon entreprise, mon amour et mon intelligence de la chasse auraient rendu d'énormes services; mon courage et ma ténacité n'auraient eu d'égaux que ceux de mes maîtres et de mes camarades; les circonstances m'auraient très vite mis de change, et j'aurais pu être un des meilleurs chiens de mon époque!

Si depuis cinq siècles, les Grands Bleus de Gascogne ont porté très haut le drapeau de la Vénérerie dans des provinces où les chasseurs sont connus pour être spécialement difficiles, c'est qu'il n'a pas été possible de les y remplacer avantageusement. Si donc je n'ai pu vous convenir, c'est que votre territoire, le comportement de vos chiens et l'utilisation que vous en faites ne correspondent pas aux qualités fondamentales qui ont été sélectionnées chez nous parce qu'elles étaient indispensables; chez vous elles ne le sont pas: les plus importantes en sont d'autres.

Il vous suffit d'une honnête moyenne de nez, de gorge, d'intelligence de la chasse; vous ne tenez pas aux sujets trop expéditifs et perçants; les forlongeurs ne vous sont pas indispensables, et vous n'avez pas besoin de lanceurs. Il vous faut des chiens assez froids pour être sages, peu ambitieux et sans trop de personnalité pour être facilement disciplinés. Evidemment, vous aimeriez réunir toutes les qualités au maximum, à condition de les trouver au même degré dans la totalité de votre effectif; mais comme vous savez ce rêve irréalisable, vous préférez y renoncer et vous arranger d'un chien qui ne veut pas attaquer, qui crie peu ou pas, qui n'a pas assez d'initiative, qui manque un peu de nez, etc., pourvu qu'il soit souple, sage et de change, même vaincu. Avoir un seul sujet trop doué par rapport à l'ensemble ne vous intéresse pas, vous n'êtes même pas tentés d'en avoir plusieurs, et vous pensez qu'à un certain degré, un excès de qualités devient un défaut...

Chez vous, j'ai donc brisé une homogénéité de chasse à laquelle vous tenez, et vous avez raison! Voilà l'unique vérité, il eût suffi de la dire, en précisant que j'ai gêné parce que trop supérieur!

Je ne veux pas prétendre par là que mon maître a eu tort de me faire venir. Je crois que son raisonnement était juste. Les qualités que j'aurais transmises sont parmi les plus essentielles en même temps que les plus difficiles à trouver et à conserver; mon seul défaut se serait vite dilué dans le vieux sang des chiens de change dont j'étais entouré, et pour longtemps vous auriez eu des auxiliaires réunissant l'ensemble de ce que vous recherchez dans le chien d'ordre. Je sais que le grand regret de mon maître est d'avoir cédé à vos récriminations et de n'avoir pas osé...

A part quelques moments de mauvaise humeur, il a été bon pour moi; il m'a aimé et défendu; j'ai voulu lui donner les satisfactions qu'il recherche et pour lui j'ai chanté, demandé des acrobaties à mon intelligence et à mon odorat, usé mes pattes, mes poumons et mon cœur jusqu'à la limite de mes forces.

Ma carrière est terminée, et j'ai bientôt huit ans! Personne n'est indispensable, ma disparition permettra sans doute à d'autres de montrer leur personnalité.

Chasserez-vous mieux sans moi? Prendrez-vous davantage? Attaquerez-vous plus facilement? Les défauts seront-ils mieux redressés, les doubles plus vite démêlées? Les forlongeurs vous gêneront-ils moins? Aurez-vous des gorges s'entendant de plus loin et fournissant davantage? Vous sera-t-il plus facile d'attaquer dans les fourrés, d'emmener une voie en débucher ou par grosse chaleur? Relèverez-vous des voies de dix-sept heures? Que sais-je encore...

Je n'ai pas de rancune et vous le souhaitez; et si ce n'est pas certains seront heureux quand même et prétendront s'amuser davantage ou du moins se donner moins de mal...

Tant mieux! Pourvu qu'un jour ils n'aient pas à s'en

donner beaucoup pour remplacer l'ardeur qui manquera à des chiens trop froids, l'intelligence et l'entreprise qui feront défaut à des chiens mécanisés, le nez et la gorge que n'auront plus des chiens trop anglaisés! Il paraît que dès le début de cette saison, mon absence s'est fait ressentir, en bien, naturellement. On a même voulu expliquer qu'elle n'était pas étrangère au côté spectaculaire des résultats enregistrés lors du déplacement d'Ecouvès!

Connaissant les vraies raisons de ces succès brillants, mais sans beaucoup de mérites, les plus vieux de mes amis m'expliquaient le soir, que même au temps de ma jeunesse, je n'aurais jamais pu gêner dans ces courses au clocher dignes d'un vautrait; ils ajoutaient que je n'y aurais rendu aucun service. Puis, appréhendant le retour à Andaines, ils voulaient bien me dire que mon amour de la chasse, mon esprit d'entreprise et mon initiative y seraient parfois regrettés, car ils ne se sentaient plus le tempérament nécessaire pour remédier aux mauvaises habitudes...

S'il est indispensable de chasser en meute, j'ai souvent pensé qu'une certaine émulation était utile; il ne s'agit pas d'être jaloux, mais quand il aime chasser, le jeune chien veut suivre celui qui travaille pour relever un défaut, et le vieux, certain que le nécessaire sera fait d'un côté, s'en ira d'un autre, espérant bien être plus heureux; c'est ainsi que je faisais avec Zoulou et Zéphyr.

Quoi qu'il en soit, les faits n'allaient pas tarder à justifier les craintes de mes amis...

Dans les salons de Louiseval, où les Pollet sont assez bons pour entourer mes vieux jours, je me tiens au courant de toutes les chasses, et je sais les erreurs qui y sont faites: ce sont les mêmes que je voyais jadis commettre par les uns ou les autres (hommes ou chiens), ce sont les mêmes qui me furent tant reprochées.

Si elles sont moins nombreuses, en apparence, c'est que personne ne risque plus d'en faire, puisque personne ne travaille plus! Mes vieux camarades n'ont plus ni ardeur, ni initiative, ils refusent de se donner beaucoup de mal; plus que jamais, ils attendent l'homme... Dans les difficultés, ils suivent et ne chassent plus; ils sont vaincus, ce que je n'ai jamais été!

Je souris aux récits de certaines chasses, et je rêve à celles que je vous aurais fait faire, alors que pratiquement, vous n'avez pas pu chasser...

Pensez-vous que j'aurais successivement refusé un dix cors et une troisième tête parce que vous m'auriez arrêté sur un hère? (Et vous savez bien qu'il ne s'agit pas là de la susceptibilité de vos chiens dans le change). Croyez-vous qu'après avoir rapproché un cerf, je n'aurais pas pu le chasser au moment où il bondissait? Si ma présence vous avait évité ces deux récents échecs, à la Ferté-Vidame, vous auriez trouvé cela très normal, et il n'aurait effleuré l'esprit de personne que j'y étais pour une part, même modeste...

Mesurez donc, maintenant, les services que mon «défaut» a pu vous rendre, ne serait-ce qu'en vous épargnant des «buissons creux au milieu d'un tas de cerfs».

Vous allez bientôt terminer une belle saison, mais j'en ai connu de plus brillantes; je m'en voudrais de critiquer mes amis, je les sais excellents. Je me permets toutefois de constater qu'il ne suffit pas d'éliminer un sujet incomplet sur un seul point, pour que les autres soient capables de le remplacer dans ce qu'il avait de meilleur; qu'un chien de change est inutile s'il n'est que cela, mais que celui qui ne l'est pas peut être précieux s'il est TOUT le reste au maximum (un nom me vient à l'esprit «Volante»); enfin que ma retraite n'a rien amélioré... On m'a dit un jour que je chassais comme un briquet. L'auteur de ce propos m'a fait là un compliment certainement bien involontaire! Il doit savoir, en effet, que le

briquet mauvais ou moyen jette tout son feu au départ, chasse par poussées, se décourage vite, n'a ni moral, ni tenue, ni persévérance, ne rallie pas, fait change à tout instant et ne sait pas finir un animal. Ce comportement ne peut me convenir en aucune sorte, évidemment. reste la façon de chasser du bon briquet, sujet souvent remarquable et à juste titre, terreur de maintes chasses gardées; spécialiste des terrains difficiles où la voie est inexistante, chien si rusé, si adroit, si persévérant, si travailleur, qu'il finit presque toujours par prendre son lièvre ou faire tirer son chevreuil. Voilà sans doute le briquet auquel je ressemble et j'en suis d'autant plus fier que je connais bien des meutes de lièvres et même des grands équipages de chevreuil qui n'ont pas craint d'y avoir recours.

J'ai fait de tout mon cœur mon travail de chien d'ordre! Je me suis beaucoup amusé! Si je vous ai ennuyés, c'est que j'ai trop aimé la chasse; soyez donc indulgents et pardonnez-moi comme vous désirez être pardonnés, vous tous qui avez ce même défaut. Vous vieillirez comme moi, et un soir, au déclin de votre carrière de veneur, vous remémorant vos souvenirs avec un peu plus d'expérience et beaucoup moins de parti pris, vous reconnaîtrez aussi que j'ai été un «Surchien».

Puis, nous nous retrouverons un jour, avec les Salgar, les Royale, les Marjolaine, les Cajolant, les Ténébro, les Gençay et tant d'autres chiens célèbres, pour les laisser-courre éternels du Grand Saint-Hubert que nous avons tous voulu servir avec passion.

MARS 1959

FIN



La Dakota ou La Méconnue

G^{te} Yvon de Saint-Germain

